



Réception de Sylvie Germain

DISCOURS DE GABRIEL RINGLET
À LA SEANCE PUBLIQUE DU 31 MAI 2014

Mesdames, Messieurs,
Chers Consœurs et Confrères,
Mes amis,
Madame,

Cette année-là, au milieu du mois d'août, je me trouvais à l'étranger lorsqu'un appel téléphonique me demande de rentrer d'urgence au pays : on venait de découvrir les cadavres des petites Julie et Melissa et on me demandait de préparer la cérémonie du dernier adieu avec un confrère prêtre-ouvrier.

Lors de la soirée où nous allions tenter de construire ce qu'on a intitulé à l'époque de « blanches funérailles », les familles me proposent de prendre en charge ce qu'il est convenu d'appeler l'homélie.

C'était impossible.

Totalement impossible.

On ne parle pas dans ces circonstances-là.

On s'agenouille.

On se tait.

Seul le silence peut se tenir tout au bord du gouffre. Et encore. Un silence très blanc.

Mais une homélie de silence, apparemment, ce n'était pas prévu par la liturgie. Du coup, l'immensité de ce fait divers, il fallait bien tenter, vaille que vaille, de lui faire un peu de place dans notre finitude¹.

Alors, Madame, j'ai pensé à vous. Et à Lucie, l'héroïne de *L'Enfant Méduse*, saccagée, elle aussi, par un pédophile, et que vous allez conduire sur le chemin de la longue patience en espérant qu'une « seconde enfance » naisse en elle². Mais pour Julie et Mélissa, pour leurs parents, pour tout un pays à ce moment-là, quelle seconde enfance ? Non, même ces mots-là ne pouvaient pas être entendus.

En rentrant chez moi, ne sachant absolument pas ce que j'allais dire aux funérailles le lendemain, je me suis replongé dans *Éclats de sel*, avec l'espoir, que, peut-être, votre roman allait m'aider à rejoindre l'impossible parole. Et me voilà en plein milieu du texte, en pleine neige, devant « une petite silhouette couleur de prune, immobile sur le bord de la route ».

C'était « un enfant d'une huitaine d'années environ », l'âge des deux petites. « Il contemplait le sol. » À un moment, « il plongea une main dans sa poche et en extirpa une poignée de graines qu'il jeta sur la neige, en direction d'une ombre d'oiseau de passage. Et celle-ci s'immobilisa un instant ».

Ludvick, le personnage principal d'*Éclats de sel*, demande à l'enfant :

– Que fais-tu ?

– Tu vois bien, répond le gamin, je donne la becquée aux ombres des oiseaux.

– En voilà une idée ! Ce sont les oiseaux en chair et en plumes qui ont faim, pas leurs ombres.

– Je sais, dit le gamin, qui n'en continua pas moins à nourrir ses chimères d'oiseaux.

– C'est quoi au juste la grenaille que tu leur lances ?

– C'est du sel.

Ludvick entra dans le jeu

– Du sel ? Bonne idée. Et tu en as déjà capturé beaucoup, des ombres d'oiseaux, avec ce système ?

¹ Sylvie Germain, *Immensités*, Paris, Gallimard, 1993, p. 194.

² Sylvie Germain, *L'Enfant Méduse*, Paris, Gallimard, 1992.

– Capturer ! Quel vilain mot, réplique l'enfant qui poursuit, presque à mi-voix, et comme s'il devenait adulte tout d'un coup :

– Tu vois, ces ombres sont pareilles à l'éclat des étoiles dans la nuit, les reflets des nuages sur les champs, le sourire des gens qu'on aime, on ne peut pas les attraper mais on peut faire alliance avec eux, leur promettre, se promettre à soi-même, de je jamais les oublier³.

J'ai lu ce passage lors de la cérémonie. Certains n'ont pas compris. Mais beaucoup m'ont écrit pour me dire à quel point le petit garçon de Sylvie Germain leur avait permis de rejoindre l'ombre de Julie et de Mélissa.

Toute votre œuvre, Madame, ne cesse d'interroger le mal et de rejoindre la nudité du malheur. Qu'est-ce qui vous a poussée à explorer des labyrinthes aussi sombres et à faire entendre avec tant de douce violence la *Chanson des mal-aimants*⁴ ?

Pourtant, votre chanson à vous, petite fille, est plutôt la chanson d'une bien-aimée. Même si vous étiez timide et peu sûre de vous, longtemps en grande difficulté avec la parole, ça ne vous empêchait pas de rêver, de dessiner, de « paresser » dites-vous. Vous ne lisiez pas, ou très peu, mais les images vous fascinaient, les visages surtout.

Qu'est-ce qui conduit une jeune fille paisible qui se voyait plutôt peintre ou sculpteur, peut-être danseuse, à se trouver soudain dans un tel désarroi intérieur ? Il ne suffit pas de prononcer le mot « adolescence ». La traversée est terrible et la question obsédante : « comment je vais mourir ? ». Vous voilà lancée avec douleur mais avec passion, sur des chemins d'inquiétude et d'incertitude. Dès la fin du bac, la philosophie va vous tomber dessus et elle ne vous lâchera plus. Vous allez dévorer : l'esthétique, la métaphysique, la mystique... Si j'ai bien noté, une maîtrise d'abord sur « l'ascèse dans la mystique chrétienne, un DEA consacré à Watteau et Vermeer et une thèse de doctorat en Sorbonne sous la direction de Levinas : *Perspectives sur le visage, trans-gression, dé-création, trans-figuration*.

³ Sylvie Germain, *Éclats de sel*, Paris, Gallimard, 1996, p. 94-96.

⁴ Sylvie Germain, *Chanson des mal-aimants*, Paris, Gallimard, 2002.

On pourrait croire que voilà la carrière académique en point de mire. D'autant plus que vous allez enseigner la philosophie, à Prague, pendant sept ans. Mais ce serait compter sans l'écriture. Car c'est elle qui va l'emporter « pour ne pas fermer trop vite — je vous cite — le champ des interrogations ».

En fait — et c'est bien en cela que nous nous trouvons, mesdames, messieurs, mes amis, devant une œuvre magistrale — Sylvie Germain va réussir à faire se rejoindre ses différentes sources, la spiritualité, la philosophie, la mystique, à travers une démarche d'écriture où les romans et les essais s'appellent et se répondent sans que le lecteur ait l'impression de changer de pays. Il est rare d'être aussi bon essayiste que bon romancier. Et plus rare encore de parcourir ce double chemin pour traquer Dieu jusqu'en ses derniers retranchements.

Dieu. Une affaire qui, pour vous, remonte à la fin du secondaire avec ce sujet de dissertation : « Si Dieu n'existe pas, tout est-il permis ? » C'est la question de Dostoïevski dans *Les Frères Karamazov*⁵. Et elle ne va plus jamais vous quitter.

Votre Dieu, Sylvie Germain, est d'abord un Dieu de la nuit. De la nuit de l'inconnu, bien entendu, de la nuit mystique, mais de la nuit surtout de l'insupportable silence quand les génocides n'en finissent plus de se succéder.

Un Dieu du tâtonnement et de l'errance. Qu'on remarque à peine, comme Aurélien dans *Hors champ*⁶ ou comme Lili dans *Petites scènes capitales*⁷.

Un Dieu de « l'absence positive ». Quelle belle expression ! C'est que « le mot Dieu a la sonorité d'un tombeau vide » apprend-on tout à la fin de *La Pleurante des rues de Prague*⁸, quand la géante claudicante sort du livre en le laissant inachevé⁹. Parce que chez vous, on sort du livre comme on sort du tombeau.

Dans le foisonnement de votre jardin sauvage et romanesque, je me suis arrêté à quatre de vos mots pour dire Dieu : invention, tabernacle, abeille et scrupule. Quatre mots dans quatre livres.

⁵ Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, Paris, Le Livre de Poche (Les Classiques de Poche), n° 5626.

⁶ Sylvie Germain, *Hors champ*, Paris, Albin Michel, 2009.

⁷ Sylvie Germain, *Petites scènes capitales*, Paris, Albin Michel, 2013.

⁸ Sylvie Germain, *La Pleurante des rues de Prague*, Paris, Gallimard (Folio 2590), 1992.

⁹ *Ibid.*, p. 126 et 127.

INVENTION

Et alors ? Où est le problème ? demande Paul, le demi-frère de Lili dans *Petites scènes capitales*. C'est positif, un Dieu invention. Un Dieu imagination. Un Dieu inspiration. Un Dieu fiction. D'ailleurs, ce n'est pas une chimère une fiction. Songe n'est pas mensonge¹⁰.

TABERNACLE

Pour bien l'entendre ce mot-là, je dois vous emmener quelques secondes dans *Éclats de sel* au moment où Ludvik vient chez l'opticien rechercher ses lunettes. Il est assis sur un banc, seul, dans le corridor, lorsqu'une nettoyeuse apparaît au fond du couloir. Étrange nettoyeuse. Mais vous savez que Sylvie Germain adore ça. Faire parler un enfant comme un philosophe ou une femme d'ouvrage comme une théologienne. Pendant cinq pages, nous allons être servis ! Car en plongeant sa serpillière dans son seau, elle joint vraiment le geste à la parole. Une des plus belles paroles qu'il m'ait été donné d'entendre sur le sens du mot « laver ». Écoutez :

Laver est une grande chose, vous savez, dit la femme, alors qu'elle s'accroupissait près du seau. Ainsi laver le sol, — on efface les traces des semelles sales mais les pas, les pas, on ne peut pas les effacer, ils vous résonnent à jamais dans le cœur. Et laver le sang des blessures, cela vous rougit à jamais les paumes, et les rêves. Et laver les morts —, on leur lustre la peau, mais (...) c'est l'âme qui s'en va. (...) Laver les morts... (...) C'est chaque fois l'épreuve du Jeudi Saint : le Tabernacle est vide. Dieu est ailleurs, toujours et si étrangement, terriblement ailleurs. C'est ça un cadavre, — un tabernacle déserté¹¹.

Surprenante nettoyeuse et surprenante romancière qui avec *Magnus*¹², Prix Goncourt des Lycéens, nous offre le troisième mot :

¹⁰ Sylvie Germain, *Petites scènes capitales*, *op.cit.*, p. 232.

¹¹ Sylvie Germain, *Éclats de sel*, Paris, Gallimard, 1996, p. 126-127.

¹² Sylvie Germain, *Magnus*, Paris, Albin Michel, 2005.

ABEILLE

Trente secondes de mise en contexte.

Franz, le héros, né juste avant la guerre 40, a grandi dans le culte du nazisme. Mais une grave maladie va l'amputer de la mémoire. Il doit tout réapprendre et surtout désapprendre d'un passé si insupportable.

Une fois de plus, notre consœur s'affronte à la question du mal et à la place de Dieu au cœur de ce mal. Un Dieu qui dans *Magnus* prend surtout le visage de frère Jean.

Frère Jean est un vieux moine devenu ermite, une sorte de saltimbanque contemplatif qui jongle avec des abeilles. Après le Dieu de l'imagination et le Dieu du tabernacle vide, voici le Dieu-aux-abeilles, virevoltant à travers les bois. Je n'ai évidemment pas le temps de tout raconter de cette rencontre insolite et parfois tendue entre Franz devenu Magnus et Jean, ces deux solitaires si différents qui vont avoir un peu de peine à s'appivoiser.

J'en viens directement à la mort du vieux moine.

Magnus, habité par la conviction intérieure que le moment est arrivé, se dirige vers la clairière où l'ermite lui a donné rendez-vous. En arrivant, il voit une fosse, étroite et assez profonde, une bêche est posée, à côté, ainsi qu'une coule, minutieusement pliée.

Un vrombissement interne monte de cette tranchée ; elle grouille de milliers d'abeilles en plein travail.

Au fond de la fosse est couché frère Jean, son corps entièrement enduit de propolis, vous savez, cette gomme rougeâtre que les abeilles recueillent sur les écailles des bourgeons de marronniers. Quelques abeilles épuisées par leur tâche d'embaumement, gisent sur le corps du vieux moine.

Lors de l'office du dernier adieu, à l'abbaye, le père abbé va rappeler avec tendresse quelques anecdotes relatives à ce petit frère « au cœur apicole », et notamment ce jour où frère Jean est arrivé tout agité à l'abbaye pour dire qu'on avait volé la statuette de la vierge qu'il avait installée dans la clairière, près de son rucher. Une fois remis de son émotion, il a pris un peu de recul et est arrivé à la conclusion que finalement, le vide lui allait bien à cette niche cambriolée. Il avait alors décidé qu'en l'absence de statuette on célébrerait dorénavant Notre-Dame du

Vide. Et tout réjoui, il a demandé à son abbé de bien vouloir bénir cette non-statue.

Je n'ai pas lu, dans le roman contemporain, d'aussi légère et joyeuse figure d'un Dieu feu follet que celle qui s'exprime à travers la fantaisie sautillante de ce « moine buissonnier ».

J'étais déjà touché par le Dieu-libellule de Gilles Baudry ou le Dieu coccinelle de Catherine-Marie de la Trinité. Mais ici, ce Dieu-aux-abeilles qui enduit mon corps de propolis me conduit encore plus loin sur le chemin de la légèreté divine. Qui peut dire qu'il n'a pas besoin d'être embaumé ?

Certainement pas Ombeline. Ombeline, l'héroïne de cette bouleversante nouvelle qui clôture les *Rendez-vous nomades* : « L'Astrologue¹³ ». Et avec Ombeline, nous allons découvrir le quatrième mot : un Dieu **scrupule**.

Au sens étymologique : *scrupus* : pierre pointue. Et si vous voulez que Dieu fasse moins mal, alors *scrupulum* : petit caillou.

Ombeline est aussi une sorte de funambule. Une ermite funambule comme frère Jean. Mais une funambule des trottoirs, livrée à la dérive, et qui se protège des regards des autres. N'ayant personne à qui parler, elle est devenue mutique. Son ouïe, par contre, reste extrêmement fine, comme celle d'Aurélien dans *Hors Champ*.

Un jour qu'elle voit deux fillettes en train de jouer à la marelle sur un trottoir, « l'envie la prend soudain d'en dessiner une », une « vraie de marelle, une grande, une belle¹⁴ ! ». Et elle finit par trouver un lieu propice sur le terrain d'un chantier à l'abandon.

« Ombeline cherche un caillou plat » — d'où le scrupule ! — « le pose sur la case *terre* et part à cloche-pied à la conquête du *ciel* ». À un moment, elle enlève ses chaussures « et éprouve le sol avec ses pieds nus ; (...) elle s'agenouille, baisse la tête et applique son oreille contre la terre¹⁵ ».

¹³ Sylvie Germain, *Rendez-vous nomades*, Paris, Albin Michel, 2012.

¹⁴ *Ibid.*, p. 172-173.

¹⁵ Sylvie Germain, *Rendez-vous nomades*, *op.cit.*, p. 174.

Il me semble que tout au long de son œuvre, Sylvie Germain part à cloche-pied à la conquête du ciel, à la recherche d'un Dieu aux pieds nus, mutique, blessé à la hanche, qui s'agenouille, le soir surtout du Jeudi Saint, baisse la tête et applique son oreille contre la terre. Un Dieu fragile et suppliant qui demande à l'homme, un peu à la manière de Marguerite Yourcenar : « Reste avec moi quand le soir tombe¹⁶. »

Quand le soir tombe, il arrive que la mort se déchaîne. Et pas que le soir. Car dans vos romans, la violence n'a pas d'heure s'il s'agit de violer, d'étrangler ou de couper les têtes... Mais la mort intime, le « mystère de la mort que chacun porte en soi¹⁷ », vous l'approchez à pas de porcelaine, soucieuse, souvent, de relier les vivants et les morts. À commencer par vos propres morts à qui vous rendez hommage dans *Le monde sans vous*¹⁸.

Après le décès de votre maman, vous entreprenez un voyage jusqu'à Vladivostok. Vous allez, en effet, traverser la Sibérie à bord de ce train mythique, le Transsibérien, qui vous conduira surtout, très loin à l'intérieur de vous-même. Et tout au long du voyage, au rythme de la locomotive, des poètes apparaissent, des paysages défilent, et d'abord le paysage d'une maman, d'un papa, que vous évoquez à travers la vitre du train dans ce que vous appelez votre « imprécis de géographie passionnelle¹⁹ ».

Une question vous poursuit dans ce train, qu'on retrouvera encore dans *Chanson des mal-aimants* : les nouveaux-morts — avec trait d'union — sont-ils aussi démunis que les nouveau-nés ? « De quoi les morts ont-ils besoin, quelle nourriture faut-il leur donner ? De la tendresse, répondez-vous, rien que de la tendresse, et des pensées légères comme la brise, irriguées de silence²⁰. »

Peut-être faut-il leur donner aussi de la beauté ? Comme dans *Grande nuit de Toussaint*, par exemple, où vous écrivez que « Là où furent des champs de bataille, la terre, dit-on, est plus fertile et les moissons sont belles à la saison suivante. Comme si les yeux des soldats morts fleurissaient en bleuets, en jonquilles et en

¹⁶ Sylvie Germain, *Chanson des mal-aimants*, op. cit., p. 244.

¹⁷ Dans « Les Cahiers de Paraboles » n° 6, *Littérature et spiritualité*, Tournai, juillet 1999, p. 19.

¹⁸ Sylvie Germain, *Le monde sans vous*, Paris, Albin Michel, 2011.

¹⁹ Sylvie Germain, *Le monde sans vous*, op. cit., p. 42.

²⁰ Sylvie Germain, *Chanson des mal-aimants*, op. cit., p. 39.

primevères, leurs bouches en coquelicots, et que leurs cheveux poussaient en blé, en orge, en flouve blonde. Mais la plaie demeure béante au flanc de Dieu²¹ ».

Pourtant nos liens d'amour « ne se défont pas avec la mort » lance Raphaël au jeune *Tobie des marais*. « Ils se retissent autrement, mystérieusement. Il y a parfois des instants de grâce (...) où la présence des disparus vient nous frôler, nous visiter le temps d'un soupir, d'une lueur²²... »

Il y a aussi, parfois, des instants de rire. Heureusement. Parce que vous êtes conteuse. Parce que vos livres sont peuplés de légendes, d'histoires fantastiques, de poèmes insolites, comme ce texte de Kolar, par exemple :

*Cherche dans ta mémoire
dans l'histoire
cherche dans la littérature
un couple d'amants
morts
sans avoir célébré leurs noces.
Fais imprimer en leur nom
des faire-part de mariage
et distribue-les aux passants dans la rue
au jour et à l'heure
fixés
par les faire-part pour la cérémonie²³.*

Voilà une bonne idée pour le premier novembre prochain ! Que nous nous mettions à déposer sur les tombes et à distribuer dans les rues avoisinant les cimetières « des faire-part de noces à jamais révolues²⁴... ».

Ou alors, un peu plus difficile à mettre en pratique, et qui vous concerne surtout, Mesdames, une façon toute contemporaine d'anticiper la mode et les prochaines collections.

²¹ Sylvie Germain, *Grande nuit de Toussaint*, Cognac, Le temps qu'il fait, 2000, p. 23.

²² Sylvie Germain, *Tobie des marais*, Paris, Gallimard, 1988, p. 166.

²³ Sylvie Germain, *Éclats de sel*, *op. cit.*, p. 41.

²⁴ *Ibid.*, p. 42.

Je suis toujours dans *Éclats de sel*, et avec les bigotes du village, je ne peux que m'inquiéter. Voilà des mois et des mois qu'au cimetière, après les enterrements, les rubans brodés de regrets éternels disparaissent. Mais pourquoi les rubans et rien que les rubans ? Parce que les gerbes, les couronnes, les bouquets restent en place, bien en ordre. Est-ce un fou ? Un collectionneur ? Le démon ? On a beau surveiller, bénir, exorciser... les gens trépassent, les enterrements passent et les larcins continuent.

C'est à Noël qu'on va découvrir le pot aux roses. Le matin de Noël. Il fait très froid, les routes sont verglacées, et en sortant de l'église, la grosse Ludmilla — c'est une des fameuses bigotes — fait un vol plané et la voilà par terre la jupe relevée jusqu'au menton. Les commères qui l'accompagnaient reçoivent alors la révélation du mystère : les jupons de Ludmilla étaient entièrement décorés des fameux rubans disparus. Elle les avait cousus avec grand art sur des dessous que nul n'aurait eu l'idée de trousser. Depuis des mois et des mois, elle allait donc avec ses jupons multicolores rehaussés de regrets éternels. C'était son doux secret funèbre. « Dans le froufrou de ses jupons, écrivez-vous, elle, et elle seule, percevait des soupirs de désolation, des bruissements de larmes, des murmures de l'au-delà. » Quelle belle prière secrète que celle-là ! Mais à cause de son fatal gadin, c'en était dorénavant fini de ses très intimes conciliabules avec les morts ; les autres commères saisies d'une sainte colère, lui arrachèrent ses cotillons blasphématoires. Et maintenant la « pauvre Ludmilla devait avoir les fesses en berne et le cœur bien au froid²⁵ ».

*

Mesdames, Messieurs,
Chers consœurs et confrères,
Mes amis,

Vous l'entendez, vous le savez, l'œuvre de Sylvie Germain est traversée par une puissance créatrice exceptionnelle. Je suis frappé par le terrible combat qui s'y joue entre l'horreur et l'éblouissement. Une œuvre bouleversée par la barbarie,

²⁵ Sylvie Germain, *Éclats de sel*, *op.cit.*, p. 55.

hantée par la douleur du monde, qui fait large place à l'inquiétude et n'hésite pas à saisir ce que notre consœur appelle « la chance de l'angoisse ». Une œuvre qui, parce qu'elle ose s'aventurer dans l'immensité, donne grandeur et noblesse au plus ordinaire.

Est-ce parce que, petite fille, les mendiants vous impressionnent tellement, les mendiants surtout, que vos livres vont faire si large place à l'expérience des oubliés, des désespérés, des exténués de la pauvreté ? Mais vous ne vous contentez pas de les rejoindre sur la touche. Vous leur offrez la force d'aller chercher sous les gravats de leur marginalité, un souffle, une lumière, un début de délivrance parfois, mais surtout une générosité. Parce que chez vous, ceux qui n'ont rien donnent beaucoup. N'est-ce pas à travers la compassion des naufragés que vous tentez de faire face à la violence de l'actualité ?

Je pense, en particulier, dans *Chanson des mal-aimants*, à Laude-Marie-Neige-d'août. C'est son prénom ! Une petite albinos abandonnée à la naissance et qui au terme d'un chemin singulièrement chahuté deviendra capable de grandir dans la solitude et la générosité. Mais je pourrais aussi parler de Pierre dans *L'inaperçu*, d'Aurélien dans *Hors Champ*, de Lili dans *Petites scènes capitales* ou de Prokof dans *Immensités* qui « soudain consentit à tout ». Jusqu'à donner libre cours, est-ce possible ?, « à l'humble force du consentement à sa propre disgrâce²⁶ ».

Sylvie Germain ou le consentement.

Ou l'effacement, l'allégement, le désencombrement.

On comprend, Madame, que vous écriviez devant un tabernacle vide. Et que pour vous, la sainteté se trouve dans le ténu, comme le mystère. Vous n'aimez pas les miracles bruyants. « Les fanatiques, » dites-vous, « il leur faut en permanence un ciel plein²⁷ ». Un ciel vide vous suffit. Peut-être pas vide, mais ordinaire en tout cas²⁸. L'invisible n'a que faire de l'extraordinaire. « Le merveilleux, écrivez-vous dans *Immensités*, est d'une absolue discrétion²⁹. »

²⁶ Sylvie Germain, *Immensités*, *op. cit.*, p. 190 et 191.

²⁷ Sylvie Germain, *Rendez-vous nomades*, *op. cit.*, p. 28.

²⁸ *Ibid*, p. 33.

²⁹ Sylvie Germain, *Immensités*, *op. cit.*, p. 28.

Votre écriture aussi est d'une absolue discrétion. Aujourd'hui en tout cas. Comme si, au fil du temps, poussée peut-être par vos propres personnages, vous vous étiez simplifiée.

C'est vrai qu'il y a trente ans, lorsque paraît votre premier roman, *Le livre des nuits*³⁰, nous sommes en plein lyrisme, dans la jubilation du foisonnement. Un coup de tonnerre dans le paysage littéraire, dira la critique (La Vie). Et cinq ans plus tard, *Jours de colère*³¹ qui vous vaudra le prix Femina, ne sera pas en reste.

Vous n'allez pas délaissier l'univers du fantastique, du mythique, du fabuleux, du légendaire, mais permettre de plus en plus à l'histoire d'entrer dans l'Histoire. Parce qu'Il était une fois — et vous aimez bien ce commencement-là — entrouvre « une petite porte dérobée sur une arrière-cour ou un corridor secret³² ». « En quoi n'ont-elles jamais eu lieu, ces histoires non reconnues par l'Histoire ? (...) Que sait-on de ce qui a lieu dans la nuit du réel ? L'imaginaire est l'amant nocturne de la réalité ». *Magnus*. « Intercalaire³³ ». »

L'imaginaire, si je vous ai bien entendue, c'est d'abord une affaire de fermentation. Un dépôt en nous. « Je compare ça, dites-vous, aux grandes cuves de distillerie, comme celles du whisky en Écosse³⁴. » Mais pour que ça se dépose, vous avez besoin d'une image concrète, obsédante, banale peut-être, insolite. Et vous voilà en route. Mais une route chaotique : « L'inspiration me vient par bouffées. » Je comprends mieux les cuves à whisky !

Vous écrivez donc par à coup, avec des arrêts sur image qui vous permettent de vous concentrer sur les brisures. D'ailleurs, dans plusieurs de vos livres, vous fragmentez le récit. *Éclats de sel*, *Hors champ*, *Petites scènes capitales*, certainement. Et surtout *Magnus* puisque le roman repose sur 28 fragments et se trouve rythmé par des notules, des séquences, des échos, des résonnances, des éphémérides, des palimpsestes, des litanies...

Fanatique du dictionnaire, l'écriture est pour vous un jeu. Pas un jeu d'enfant. Mais un jeu d'enfance. Le romancier joue aux billes, au ballon, à

³⁰ Sylvie Germain, *Le livre des nuits*, op. cit.

³¹ Sylvie Germain, *Jours de colère*, Paris, Gallimard, 1989.

³² Sylvie Germain, *Magnus*, op. cit., p. 259-260.

³³ *Ibid*, p. 260.

³⁴ Frédérique Roussel, « L'imaginaire a une logique implacable ». Rencontre avec Sylvie Germain, *Libération*, 19 septembre 2013.

ricochet, à cache-cache, à saute-mouton, à colin-maillard³⁵... mais surtout, surtout... à la marelle : on pousse les mots de ligne en ligne, de page en page, on avance à cloche-main (...) Mais on ne vise aucun « paradis », aucun « ciel » ; c'est vers le silence que l'on tend³⁶. »

Y compris le silence des paysages.

Vous avez besoin d'eau dans vos livres, de rivières, de canaux, mais de fleurs aussi, parce que « les fleurs n'aiment pas la violence³⁷ », et d'arbres surtout. Avec *Tobie des marais* vous allez être servie : des saules, des frênes, des peupliers, des aulnes. Mais pas que Tobie. Lulla aussi, dans *Immensités*, jeune fille aux pas « si légers, si doux, qu'ils émeuvent même la terre et la pierraille sur lesquelles ils se posent³⁸ ».

Elle est triste, Lulla. Mais le chemin sur lequel elle s'avance se met à tressaillir. De sa voix grave et douce, il s'adresse à elle :

Écoute, jeune fille,

Toi qui marches sans savoir où tu vas (...), je te raconterai le grand tourment des arbres (...),

Toi dont le cœur se navre, je te raconterai la détresse des arbres,

Toi dont le cœur se ferme à la bonté du monde, je te raconterai le grand bonheur des arbres.

Écoute, jeune fille, toi qui erres pour fuir ton chagrin, je te raconterai la grande patience des arbres.

Marche, jeune fille, marche jusqu'au bout de ta peine. (...)

Ton malheur ne tombera pas d'un coup (...) mais il sera transfiguré et peu à peu se fera plus léger. (...) Et moi, vieux chemin qui m'é gare dans l'immensité de la plaine, je te donne mon chant, et je soutiens ton pas³⁹.

³⁵ Sylvie Germain, *Rendez-vous nomades*, op. cit., p. 131.

³⁶ Sylvie Germain, *Rendez-vous nomades*, op. cit., p. 133.

³⁷ Sylvie Germain, *Éclats de sel*, op. cit., p. 49.

³⁸ Sylvie Germain, *Immensités*, op. cit., p. 158.

³⁹ *Ibid.*, p. 160-167.

Écoute, Sylvie.

Toi dont le cœur s'ouvre à la bonté des plus abandonnés,

Toi dont l'écriture permet au malheur de se sentir parfois plus léger,

Écoute la chanson d'un vieux chemin d'Académie.

Écoute, Sylvie, toi qui marches sans savoir où tu viens de mettre les pieds...

Je te raconterai les arbres de la Compagnie, leur tourment, leur détresse parfois, mais je te dirai aussi le secret de leur grand bonheur.

Ce secret est simple : il s'appelle patience, « ce doux secret ligneux⁴⁰ ».

Regarde bien la patience de tes nouvelles consœurs, de tes nouveaux confrères. Ils consentent à tout. Ils consentent à l'immobilité qui leur est imposée, à la solitude à laquelle ils sont voués.

Mais je le sais, tu n'as pas peur, toi, de la solitude.

Et puis, tu verras, « ils n'ont pas de rancœur », les arbres de l'Académie, « ils n'ont pas d'amertume (...). Ils ne retiennent rien (...). Ils distribuent aux vents, aux abeilles, aux oiseaux et à toute bestiole les mannes » littéraires et langagières « qu'ils ont longuement secrétées⁴¹ ».

Écoute Sylvie,

Toi la « conteuse un peu sorcière », « rusée comme un Petit Poucet », « prêtresse inspirée avec ta pincée de doutes » — c'est ce qu'écrivent les critiques — tu verras comme ils t'ouvrent les bras, les arbres de l'Académie.

Te voilà donc « élue ».

Une voix t'a fait signe, « inaugurale et vagabonde » et tu te trouvais là pour la capter⁴².

Pourtant, tu le sais, tu l'écris : « Nul n'est élu d'avance. » Ça je peux te le confirmer ! Mais « c'est le fait de se tenir en état d'attention, de réception, de réverbération (...) qui provoque « l'élection ». C'était prémonitoire dis donc !

⁴⁰ Sylvie Germain, *Immensité*, *op. cit.*, p. 162.

⁴¹ *Ibid.*, p. 163.

⁴² Sylvie Germain, *Rendez-vous nomades*, *op. cit.*, p. 147.

Tu es la bienvenue, Sylvie.

Tu es ici chez toi.

Nous avons envie d'entendre ta voix sous la tente de nos Rendez-vous un peu sédentaires⁴³.

N'oublie pas de nous rendre visite de temps en temps.

« Et moi, vieux chemin qui m'égaré dans l'immensité de la plaine, je te donne mon chant, et je soutiens tes pas⁴⁴. »

Copyright © 2014 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Gabriel Ringlet, *Réception de Sylvie Germain. Séance publique du 31 mai 2014 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2014. Disponible sur : <www.arlfb.be>

⁴³ *Ibid.*, p.145.

⁴⁴ Sylvie Germain, *Immensité, op.cit.*, p. 167.